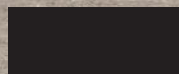




LES DENTS NOIRES

LA COLLINE AUX CORBEAUX



Heliane Bernard
Christian-Alexandre Faure



LES DENTS NOIRES

LA
COLLINE
AUX
CORBEAUX



Roman





Prologue

Lyon, le 1^{er} octobre 1557

C'était dans les premiers jours de novembre, il y a treize ans. Nous venions mon épouse et moi d'acheter une demeure située dans le village de la Guillotière, près de Lyon. C'était une maison modeste, étroite et basse, à un seul étage, avec un jardin faisant à peu près un demi-arpent donnant sur l'arrière du bâtiment. Le lieu était inhabité depuis de nombreuses années. Selon les voisins, il avait abrité autrefois un atelier d'imprimerie dirigé par un homme dont le destin tragique peuple encore la mémoire des habitants du bourg.

Un soir, nous étions sur le point de nous coucher, quand quelqu'un frappa à la porte. J'ouvris et nous découvrîmes, à la lueur du jour expirant, un voyageur qui semblait souffrir de froid, de fatigue et de faim. Le vieillard – il paraissait en effet âgé – nous demanda si nous pouvions lui permettre de dormir à l'abri, dans la cabane en bois qui se trouve au fond de notre jardin. Mon épouse lui proposa de passer la nuit sous notre toit. Nous avons un lit de paille que nous tenons à disposition des amis de passage et l'inconnu alla se coucher après avoir dîné d'un pain de seigle trempé dans du lait.

Le lendemain, dès les premiers rayons du jour, Nastagio, car tel était son nom – nous l'apprîmes plus tard – voulut reprendre sa route. Quand ma femme lui demanda par quel hasard il avait frappé à notre porte, il répondit qu'il connaissait l'existence de ce lieu pour y avoir travaillé dans le passé. Je réalisai que la veille il avait évoqué notre abri de jardin alors que celui-ci n'est pas visible depuis le muret de pierre donnant sur la rue. La chose m'avait un peu intrigué, mais devant son état je n'avais pas posé de question.

Nous lui suggérâmes de rester un jour de plus pour se remettre, et il finit par accepter notre hospitalité. J'insiste sur ces détails, car ils sont nécessaires si l'on veut mieux comprendre ce qui va suivre.

Nous étions à table quand notre hôte montra du doigt la pièce qui faisait office de chambre.

«C'est ici que nous travaillions. La presse était exactement là, face à la fenêtre.», dit-il. Et, montrant les poutres de bois, il ajouta : «ici, nous faisons sécher les feuilles fraîchement imprimées.»

Puis il nous expliqua comment naissait un livre depuis sa conception, lettre après lettre, page après page. Il nous parla des compagnons typographes et imprimeurs avec qui il avait partagé ici des années de sa vie et enfin de cet homme dont nos voisins nous avaient parlé, aujourd'hui disparu. Nastagio qui était resté muet toute la matinée semblait ne plus pouvoir s'arrêter de parler.

Nous apprîmes ainsi que son ami était mort dans d'atroces conditions alors même que son destin semblait un moment devoir tout lui accorder. Ce ne fut pas une journée que notre invité resta chez nous, mais presque un mois. Tous les jours, nous en apprenions un peu plus sur celui qui avait fondé un atelier d'imprimerie dans ce qui était devenu notre maison.

Un matin, nous trouvâmes Nastagio prêt à partir. Il s'était levé tôt et nous attendait assis sur le banc de la cuisine. Son bâton de marche reposait à ses côtés. Sa voix tremblait :

«Je dois vous quitter, mais avant, je voudrais vous laisser quelque chose, en souvenir de tout ce que je viens de vous raconter.»

En même temps qu'il disait ces mots, il laissait tomber sept petites pièces de métal sur la table. Je me saisis aussitôt de l'une d'elles et lui demandai ce que c'était.

«Les dents noires», dit-il d'une voix grave.

En la regardant de plus près, je compris qu'il s'agissait d'un de ces caractères de plomb maculés d'encre dont on se sert pour imprimer les livres, mais je ne reconnaissais pas cette lettre!

«Ce sont ces maudites dents noires qui ont coûté la vie à mon ami Dioneo.» Tels furent ses derniers mots.

J'entends encore résonner sa voix en écrivant ces lignes. L'étranger se leva et disparut à jamais.



Un placard signé le « Pôvre »

Comment tout commence par une affiche collée en Porte Froc.

Lyon, jeudi 12 juillet 1515

Le ciel blanchissait à peine lorsque Dioneo sauta de sa paillasse. Le grand jour était enfin arrivé ! Aujourd'hui l'atelier du libraire¹ Aymé de la Porte ne résonnerait pas du bruit familier des lourdes presses en bois. Les grandes feuilles imprimées, accrochées sur les fils au-dessus de sa tête, sécheraient un peu plus longtemps. La journée de Dioneo, le jeune apprenti, et celle des Lyonnais, allait s'organiser autour de l'Entrée Royale de leur nouveau roi, François 1^{er}. Un évènement extraordinaire qui avait mobilisé toute la ville.

Lyon, qui comptait cinquante à soixante mille habitants, était une des plus grandes métropoles d'Europe, après Paris, Venise et Naples. Cette ville frontière était une étape obligée pour le jeune roi, qui, bien décidé à reconquérir l'héritage milanais repris par son cousin Charles Quint, était en route pour l'Italie.

Dans la grande cité marchande, de la plus humble servante au plus puissant bourgeois, tous ne parlaient que de cette manifestation exceptionnelle. Les meilleurs artisans avaient été sollicités. La ville était sens dessus dessous. Une vraie ruche. Les travaux avaient repris de plus belle pour la rénovation des remparts du côté de la montée Saint-Sébastien. De nombreux journaliers venus des campagnes environnantes rejoignaient chaque jour le centre de la cité pour les chantiers de terrassement. À l'aube à peine naissante, les routes et les chemins étaient encombrés de carrioles, traînants matériaux et hommes. Le bruit résonnait et enflait dans les rues. On aurait dit le roulement sourd du tonnerre. Il n'était pas rare de voir des groupes se

¹ Le mot désignerait aujourd'hui le métier d'éditeur. À la Renaissance, un libraire vendait les livres qu'il imprimait ou faisait imprimer.

précipiter dans les fossés pour éviter le galop des chevaux. Les menuisiers et les charpentiers s'activaient à consolider la partie en bois du pont du Rhône, qui allait devoir supporter la lourde charge des canons en fonte de l'artillerie royale. Et là, ce n'était que fracas de masses, cris impatients, vacarme.

D'après Aymé de la Porte, le maître de Dioneo, plus de quarante mille hommes en armes, venus de toutes les provinces de France et même de l'étranger, avaient déjà été réunis en diverses compagnies dans des campements de fortune autour de la ville; sans parler des milliers de terrassiers, charpentiers, forgerons, sapeurs et rouliers chargés des travaux de terrassement ou de défrichement, des hommes du bagage, des pages, des barbiers chirurgiens, des rôtisseurs, des vivandiers, des lavandières et des maréchaux-ferrants et de la multitude de prostituées qui les accompagnaient. Les bordels explosaient de filles venues de loin pour satisfaire les appétits des hordes de soldats qui, malgré les ordres stricts, s'échappaient de leurs régiments, se saoulaient et faisaient tapage. Les pauvres filles, traquées par la maréchaussée, espéraient pourtant quelques piécettes qu'elles ramèneraient à la campagne pour aider au ménage. Les aubergistes étaient submergés. Poulets, canards, oies, agneaux, porcs, vaches, encombraient les cours, prêts à être sacrifiés dans l'arrière des bâtiments. Les tonneaux de vin et de bière s'alignaient aux abords des tavernes.

Dioneo entendit un bruit de clés. La porte de l'échoppe donnant sur la rue Mercière, à l'angle de la rue Ferandière, s'ouvrit et Simon Vincent, le maître imprimeur d'Aymé de la Porte, pénétra dans l'atelier encore sombre, les bras chargés d'un habit de scène. Parmi les spectacles minutieusement orchestrés pour l'entrée royale, il serait acteur dans un des mystères qui allaient être joués tout au long de la procession royale.

— C'est votre tenue de chasseur? demanda Dioneo.

— Sûr, répondit Simon. Je suis l'un des gardes chargés de tuer l'ours qui incarne l'ennemi du royaume contre lequel le roi François doit se battre pour reconquérir Milan et ses territoires défendus par les Suisses.

Il s'emparait de son épée au moment où Aymé de la Porte apparut, accompagné de Pierre Prevo, le compagnon responsable de la presse. Le libraire faisait partie des douze échevins² qui s'acharnaient, depuis plus d'un mois, à faire de cette journée un moment inoubliable. Il tenait en main une affiche.

2 Le pouvoir municipal était composé de douze échevins, renouvelables par moitié tous les ans.



La porte de l'échoppe donnant sur la rue Mercière, à l'angle de la rue Ferandière, s'ouvrit.

— C'est une honte. Sous ma porte!

— Calmez-vous, Aymé, ce n'est pas vous qui êtes personnellement visé. Pierre Prevo tentait de l'apaiser.

— C'est notre intégrité d'échevins qui est mise en cause. Ce texte nous accuse de détourner les écus de la ville.

Il criait, le visage violet. Dioneo et Simon Vincent s'approchèrent. Le libraire tendit l'affiche à Vincent.

— Tenez, lisez!

L'imprimeur se mit à lire à voix basse.

À vous tous, gens de métiers, sachez que ceux qui vous gouvernent se conduisent comme des ribauds. Vos pères qui prenaient part au gouvernement de votre cité furent les artisans de la richesse et de la grandeur de notre bonne ville de Lyon. Aujourd'hui celui-ci est accaparé par quelques familles usurières, qui vous privent de pain, vous écrasent de charges, lèvent chaque jour de nouveaux impôts sous prétexte de conquêtes. Plus encore, les dépenses pour l'Entrée Royale accablent le peuple.

Simon Vincent s'interrompt pour regarder le libraire, qui, d'un geste nerveux, l'invita à poursuivre sa lecture.

Dieu vous invite à faire pénitence et à vous débarrasser des riches qui ne pensent qu'à se faire estiver. Jetez-les à la Saône ainsi que les prêtres débauchés qui fornicquent vos épouses et entretiennent chez eux à pain et à pot des femmes adultères.

Jetez hors des murs de la ville les brebis égarées, les femmes impudiques, les veuves dissolues, les vierges dépravées, les catins. Le temps de la vengeance divine est venu et mettra fin à l'amour de l'argent. La fin des temps est proche.

Souvenez-vous des cités de Sodome, Gomorre, Jéricho. Lyon, comme elles, sera détruite. Les impudiques seront châtiés par la colère de Dieu. Seuls survivront les riches en Pauvreté!

Le Pôvre.

— Les riches en Pauvreté! grommela le pressier. Ce sont certainement des Vaudois³ qui hantent à nouveau la ville! Des fous qui imaginent que tout est à tous, continua-t-il, sûr de lui.

Le compagnon imprimeur, qui approchait la trentaine, était un homme trapu, au torse puissant, aux mains solides et aux épaules larges. Il avait le visage dur, criblé de taches de rousseur, tanné par les effluves d'encre.

Aymé s'exclama, agacé :

— Probablement des artisans ou commerçants en mal de scandales! Et, rageur, il jeta l'affiche au sol; puis, conscient du temps qui passait :

— Il me faut rejoindre les autres échevins qui attendent sur l'autre rive, place du Palais.

Il sortit de l'atelier et partit rejoindre le cortège.

*

Dioneo était perplexe. Qui pouvait bien avoir fait le coup, le jour de l'Entrée Royale? Le visage du garçon, plissé par la réflexion, avait encore, à quinze ans, des rondeurs d'enfance. Grand et mince, il arborait une tignasse châtain, épaisse, longue et bouclée, qu'il rejetait sans cesse vers l'arrière d'un prompt mouvement de la main. Ses étranges yeux d'un marron doré, étirés et mobiles, vous fixaient intensément, comme s'il voulait percer vos pensées ou découvrir le secret des choses. L'insolence de son regard aigu et de sa bouche veloutée, où s'affichait souvent un sourire presque moqueur, contrastait avec la timidité de ses fossettes. Un fin duvet brun commençait à voiler ses joues. Son menton, arrondi, puissant, laissait deviner un caractère volontaire. Apprenti depuis trois ans chez Maître Aymé de La Porte, il dormait dans un coin sombre de l'imprimerie sise rue Mercière sur la rive gauche de la Saône. Dioneo aimait l'atmosphère de l'atelier, son odeur. L'odeur de la transpiration des hommes se mêlait à celle de leurs linges souvent crasseux, imprégnés d'encre, de la fumée des chandelles, du papier et des parchemins, du cuir des tabliers. Il était habitué à cet air chargé, commun à toutes les imprimeries.

³ Les Vaudois étaient des disciples du prédicateur Pierre Valdo (1140-1217), riche marchand lyonnais qui après lecture de l'Évangile avait vendu tous ses biens pour prêcher la pauvreté. Encore nombreux au XVI^e siècle, ils étaient désignés sous le terme des «pôvres» ou des «Pauvres de Lyon» et étaient excommuniés et poursuivis par l'Inquisition.

Dioneo était le fils de Fiammetta, servante chez Roberto Albizzi depuis la mort de son mari. Le couple, originaire de Florence, était établi à Lyon depuis peu, lorsque le mari avait été victime d'un accident mortel qui les avait laissés sans ressource. Dioneo avait quelques mois. Roberto Albizzi, un banquier florentin, fin lettré, érudit, les avait recueillis. L'enfant avait grandi dans les communs, mais il se faufilait partout et s'était fait vite remarquer par le couple déjà âgé. Il n'avait pas tardé à s'intéresser aux ouvrages qui s'accumulaient dans le bureau de l'homme d'affaires. Il était émerveillé par la magie des lettres qui formaient des mots qui faisaient des histoires qui faisaient des livres et qui mêlées, ajustées, groupées, contenaient tous les savoirs du monde. Les contes, les pensées des Anciens et les paroles des Évangiles faisaient ses délices. Il avait la rage de savoir. Il aimait les livres. Il aimait s'en saisir, les palper. Il aimait les sentir, les ouvrir, les lisser de la paume de la main. Chaque soir, tard, quand les compagnons étaient partis, il se réfugiait dans le silence retrouvé et lisait tout ce qui s'imprimait dans l'atelier. Ses lectures étaient clandestines, ou du moins il le croyait. Maître Aymé n'était pas dupe, car il avait remarqué que son stock de chandelles était souvent en rupture. Dioneo menait ainsi deux vies. La journée il travaillait dur, le soir il s'évadait et devenait héros de la Table ronde. Il se jurait qu'un jour il serait à la même place que Maître Aymé. Apprenti, il était tenu à l'humilité, mais ses vives réparties le trahissaient. Les autres apprentis lui enviaient son savoir, mais lui poursuivait son chemin. Il allait dans la vie avec la certitude des êtres privilégiés. Le Ciel lui était favorable, il n'en doutait pas.

Enfant, Dioneo avait été aussi le fervent compagnon de jeu de Pariette, la nièce du couple, une jeune fille de dix-sept ans. Il lui vouait une admiration éperdue. Il trouvait tous les prétextes pour la retrouver et elle, de son côté, l'accueillait toujours avec gaieté. Dioneo en était fou amoureux. Son cœur battait à tout rompre à chaque rencontre et il ne vivait que dans l'attente de ces merveilleux moments. Tout ce qu'elle disait, tout ce qu'elle faisait, était source de bonheur. Elle savait lire, écrire et un peu de latin. Il avait appris avec elle à lire, à écrire et un peu de latin. Elle était maîtresse absolue de son esprit, une sorte de dieu dans la maison, possédant tous les pouvoirs et tous les savoirs. Parfois il se laissait envahir par le doute et la mélancolie, car Dioneo savait que cet amour, comme celui de son héros Lancelot pour Guenièvre, l'épouse du roi Arthur, était un amour impossible. Jamais il ne pourrait le lui déclarer, encore moins l'embrasser, la serrer contre lui, lui, le fils d'une humble servante et d'un modeste feronnier, mort sans le sou. Dioneo aurait souhaité faire à quelqu'un la confidence de sa passion,

mais même à Nastagio, son meilleur ami, il se l'était interdit. Aujourd'hui, il allait voir sa Pariette. Elle serait dans le spectacle offert au roi puisqu'elle avait été choisie pour incarner Claude, la jeune et belle reine de France de seize ans. Sa Pariette serait reine, la reine d'un jour. Dioneo souriait intérieurement. Il eut brusquement hâte de partir. Lorsque Simon Vincent l'appela, il attrapa vivement sa toque de toile rouge et posa sur ses épaules sa casaque havane foncé bordée d'un liseré de coton blanc.

Précédant Dioneo, Simon tira la porte de la librairie. La ville entière s'agitait. Des cris fusaient des fenêtres, des gens se bousculaient. La place de l'Herberie grouillait de monde, chacun tâchant de se frayer un passage pour rejoindre l'autre rive où devait se dérouler la procession royale. Un vent léger s'était levé de la Saône et dispersait les effluves malodorants de la ville. Des gardes armés filtraient les vagabonds à l'entrée du pont. L'ouvrage, le seul permettant de traverser, avait été construit sur les rochers de granit qui tapissaient le lit de la rivière. Nombre de ses pierres portaient des inscriptions romaines. Dioneo les connaissait toutes par cœur. Elles avaient bercé ses premiers pas dans l'apprentissage du latin. Sur le pont, côté rive gauche, se tenaient quelques maisons et leurs boutiques. On avait aménagé une trappe au niveau de l'arche des Merveilles. Elle servait pour y précipiter les pendus. Le plus souvent l'eau emportait les corps disloqués. Dioneo se pencha par-dessus la rambarde et regarda le courant qui plus bas tourbillonnait en une vis sans fin. Son visage se figea.

— *Comme passe le tourbillon, ainsi disparaît le méchant*, dit Simon qui avait suivi son regard.

Dioneo eut un frisson.

En ce jour particulier, des fagots étaient alignés en prévision des feux de joie qui seraient allumés le soir même. Près des tas de bois, un groupe parlait avec animation. Dioneo tendit l'oreille.

— Mais oui, je t'assure, un placard signé le Pôvre a été apposé en porte Froc. Il a été arraché. On en recherche l'auteur. Des gardes...

Le reste de la phrase se perdit dans le vent.

Dioneo fit le lien avec l'affiche trouvée par son maître. Elle avait donc été posée en plusieurs lieux de la ville. Les deux hommes poursuivirent leur chemin et arrivèrent sur la place au Change. La rue des Flandres qu'ils empruntèrent était métamorphosée, propre comme jamais ils ne l'avaient vue. Les détritrus, les rats, les chats errants, les chiens faméliques, les mendiants sales et dépenaillés avaient disparu. Les caniveaux avaient été nettoyés des

déjections et, depuis plusieurs jours, il était interdit, sous peine d'amende et de fouet en place publique, de jeter les seaux d'immondices par les fenêtres. Les façades avaient été recouvertes de tentures. Du sable et du gravier fin avaient été répandus sur le sol. En levant la tête, Dioneo et Simon virent, tendu au niveau du premier étage des maisons, un ciel de toile à trois bandes de couleurs : jaune, blanc et rouge, qui courait tout au long de la chaussée et auquel étaient suspendus des chapelets de verdure, de buis et de laurier, avec, au centre, le chiffre royal, un « F » d'or couronné.

Dioneo, qui ne voulait pas manquer l'arrivée du cortège royal, et surtout de voir Pariette, repartit en courant en direction de la porte de Bourgneuf qui marquait l'entrée nord de Lyon. La porte était complètement masquée par un décor d'arc de triomphe, comme il avait pu en voir dans les livres. Une foule réjouie s'était déjà amassée. Dioneo sortit enfin de la ville. De là, en quelques enjambées, il remonta la rue principale du faubourg. Les auberges s'alignaient le long de la Saône, les pieds dans l'eau. Des groupes se formaient, discutaient, s'exclamaient. Le peuple était en fête. Demain ce serait fini. Il eut à peine le temps de grimper sur un arbre que trompettes et clairons, hennissements de chevaux et bruit des sabots sur les pavés emplissaient ses oreilles. Le jeune homme piaffait d'impatience.



Le roi l'appelait

Comment le même jour, Symphorien Champier prend sa place dans le long défilé royal.

«Symphorien!»

Le roi l'appelait.

Il se précipita dans la chambre de son souverain. Symphorien Champier ouvrit les yeux. Il lui fallut quelques secondes pour identifier le lieu où il était.

Depuis plusieurs jours, les étapes se succédaient. Le cortège royal, dont il faisait partie, avait quitté Amboise dans la nuit du 29 au 30 juin. Après une pause de cinq jours à Romorantin, il avait repris la route, fait étape à Bourges, puis à Moulins. Aujourd'hui, il était aux portes de Lyon. Dans quelques heures, Champier pourrait enfin se reposer.

Symphorien Champier, dans sa tente, réfléchissait. C'était un être déconcertant. Médecin, il aimait les belles lettres, rêvait de laisser son nom à travers ses écrits, vénérail la Vierge et les saints. Calculateur et cynique, poli jusqu'à l'obséquiosité, il se dégageait de lui une impression de véhémence, d'orgueil, de certitude qu'il savait parfaitement masquer dès qu'il était en présence de toute personne d'influence. Il s'était élevé grâce à son intelligence, certes, mais surtout grâce à son art de la flatterie. Il lui avait fallu des années d'études, de contacts, de compromissions pour être, aujourd'hui, lui, Champier, le Conseiller et le Premier médecin du très haut prince Antoine, duc de Calabre et de Lorraine. Il avait très tôt saisi l'immense opportunité que pouvait lui offrir cette encore jeune, mais fabuleuse invention : l'imprimerie. Mieux, le livre lui était une arme dans une ascension qu'il imaginait sans limites. Il avait aussi compris que la vente des œuvres n'était rien à côté de ce que pouvait lui rapporter une dédicace à un seigneur. Toute dédicace impliquait une louange. Or, quel est l'homme ou la femme qui n'est pas avide de flatteries ? La vanité humaine avait donc été une mine qu'il avait eu plaisir

à exploiter. Auteur à la mode, recherché par les esprits éclairés, il ne doutait pas que son savoir était digne de ses maîtres, Platon, Gallien ou Hippocrate. Il se revêtit dans la boutique de son père, apothicaire à Symphorien-sur-Coise... Il avait fait du chemin... mais il lui fallait aller plus loin. Il prendrait son temps. Il saurait cultiver les relations utiles, louvoyer, tromper s'il le fallait, pour mener à bien ses projets secrets. Il en était sûr, il réussirait à se hisser vers la gloire. Il serait riche et célèbre. Ses livres et son action seraient reconnus longtemps après sa mort.

Ses pensées furent distraites par un bruit de pas. Un page en livrée noire apparut sur le seuil de la tente.

— Que se passe-t-il ? aboya Champier, irrité d'être dérangé si tôt le matin.

— Le Seigneur, Duc de Lorraine, vous mande auprès de lui de toute urgence.

La joue du médecin fut traversée d'un tressaillement nerveux.

— Bien, j'arrive. Qu'il aille au diable, maugréa-t-il, dès que le page eut disparu.

Contrarié, Symphorien fit un signe de la main à son serviteur qui l'aïda à revêtir son pourpoint de soie et à lacer ses chaussures qui le faisaient paraître plus grand. Il portait la traditionnelle toque des médecins et en choisissait la couleur assortie à son pourpoint et à ses chausses. Son corps plutôt mince, voire maigre, se dissimulait sous des vêtements rembourrés, de belle coupe et de tissus coûteux. Symphorien avait le front haut, large et dégagé, qui mettait en valeur une chevelure brune et bouclée encore abondante, coupée juste au niveau de l'oreille. Il avait le teint clair, la lèvre inférieure charnue. Ses yeux, d'une couleur indéfinissable, étaient très écartés, globuleux, et son œil droit dérivait un peu sur le côté. En un mot, il louchait légèrement, ce qui lui donnait un regard parfois inquiétant et à coup sûr, dérangeant.

Champier se munit de ses lunettes, sans lesquelles il était incapable de voir de près, mit son couvre-chef, jeta un bref coup d'œil dans le miroir posé sur son coffre, grimaça et prit la direction du campement du duc. Plusieurs pages annoncèrent sa venue. Le duc, debout, en armure de parade, le regarda entrer.

— Champier ! En prévision du banquet de ce soir, préparez-moi une de vos drogues pour me fortifier l'estomac et apportez-moi mon eau de lavande.

Champier revint quelques secondes plus tard muni d'un fin mouchoir de soie sur lequel il avait versé des gouttes de lavande distillée et en essuya le front de son maître.

— Seigneur, voulez-vous inhaler un peu de poudre d'ellébore pour vous purger doucement ?

Le duc refusa d'un geste agacé et le congédia. Champier se courba en une profonde révérence et sortit à reculons. Il était accoutumé à la mauvaise humeur matinale de son maître. Il pensait surtout au plaisir de revoir la ville qui avait connu ses premiers pas de médecin. Il s'imagina déjà saluant du haut de son cheval les notables qui ne manqueraient pas de le reconnaître. Absent de Lyon depuis plusieurs années, Champier y connaissait tout le monde ou presque. Ses allers-retours fréquents entre Lyon et la Lorraine, souvent justifiés par la publication de ses livres et par la réputation des imprimeurs lyonnais, particulièrement pour leurs manuels de médecine, lui avaient permis de ne pas rompre les liens qu'il avait laborieusement et méthodiquement tissés tout au long de ses années d'exercice. Il avait quitté Lyon, parce qu'il avait compris que son avenir ne se construirait pas dans cette ville soumise à des étrangers : Florentins, Lucquois ou autres Allemands, venus du nord ou du sud ; souillée par ces milliers de traînes savates, gens sales, ivrognes et imbéciles : bourguignons, savoyards ou bressans, arrivés des campagnes faméliques, poussés par le besoin, la faim ou la guerre.

De retour en son logis, il se rinça le visage et s'épongea avec un morceau de soie. Il prenait toujours grand soin de sa personne. En prévision de la soirée, il se munit d'un petit flacon de poudre d'anis et le mit à l'intérieur de son pourpoint. Cette médication allégerait l'estomac de son maître.

Les piétinements de chevaux le firent s'avancer sur le seuil. Le campement arrivé la veille s'agitait. Il aperçut au loin une compagnie d'archers de la garde royale se regrouper en rang par quatre derrière leur capitaine. La lance à la main, ils étaient prêts à prendre le départ. Une symphonie de clairons annonça la venue du roi. Symphorien Champier ne se lassait pas de ces cérémonies grandioses. Elles le mettaient même dans une belle humeur. Il en oubliait sa fatigue. Mais déjà le duc apparaissait. Champier prit sa place dans le long défilé royal. Un nuage de poussière annonçait l'arrivée des notables de la ville. Selon la tradition, l'accueil du prince se faisait toujours hors les murs et là après la récitation des serments, les dignitaires remettaient au roi les clés de la ville, signe de leur allégeance.

Le cortège se mit en route au son des trompettes et clairons. Comme un immense mille-pattes, il traversa le faubourg de Vaise, au milieu d'une foule grouillante qui manifestait sa joie en criant et en agitant les bras. Les vieillards, les enfants, les riches, les pauvres... le peuple était là, rassemblé comme en un seul corps, pour acclamer son nouveau roi. Des badauds s'étaient réfugiés, faute de place, sur le fleuve, dans des barques qui tanguaient sous le poids. La procession suivit la Saône et continua sa progression, indifférente, semblait-il, à la liesse populaire.



Le Cavalier au chien

Comment le destin de Dioneo croise celui de Symphorien Champier.

Dioneo, posté sur son arbre, scrutait la route. Il avait déjà oublié l'affiche. Les mains en visière, il plissait à demi les paupières pour mieux voir. Il était sur le qui-vive. Ses yeux s'illuminèrent plus encore lorsqu'il vit arriver l'équipage royal. Le cortège avançait lentement, précédé des fifres et tambours du roi. Marchait en tête la cour ecclésiastique, conduite par l'archevêque ; à sa suite, les notables de la ville.

«Voici les échevins», murmura la foule qui retenait son souffle.

Dioneo jeta un coup d'œil sur son maître, Aymé de la Porte, campé sur son destrier bai. Les gens autour de lui égrenaient des noms, mais les participants ne baissaient pas la tête vers la multitude ébaubie. La curiosité du jeune homme ne se relâchait pas : seize valets dans des livrées jaunes, violettes et blanches approchaient, suivis de pages qui annonçaient la communauté des Florentins. Précédés de leur consul, les marchands et banquiers de Florence portaient des pourpoints cramoisis et des robes de velours noir à larges boutons d'or. Saisi d'émotion, Dioneo reconnut le vieux Roberto Albizzi, l'oncle de Pariette, qui paraissait sur un superbe palefroi pommelé noir et blanc, aux formes rondes. Il avait rajeuni de vingt ans. Les Enfants de la ville⁴ et leurs chevaux caparaçonnés de soies et velours blancs fermaient la première partie du défilé. Venait ensuite la garde royale. Près de deux cents archers arboraient les couleurs du nouveau souverain et son emblème, une salamandre dorée. Ils ouvraient la marche aux gentilshommes à cheval, dans une débauche d'étoffes précieuses. Au moment où Dioneo changeait de position, laissant pendre ses jambes ankylosées, le roi parut enfin. Un tonnerre d'applaudissements l'accueillit. Dioneo se joignit aux vivats du peuple.

«Le voilà, le voilà!» hurlait la foule en liesse. Et d'un seul mouvement, elle s'agenouilla, laissant courir dans le vent un bourdonnement admiratif.

4 Les Enfants de la ville n'étaient pas des enfants proprement dits, mais le nom donné à la confrérie de jeunesse réunissant les jeunes gens des riches familles de la cité.

Le Roi était grand, un géant, planté sur un destrier blanc ! Ses yeux en amande se posaient sur la marée humaine qui l'ovationnait. Dioneo eut même l'impression que son regard l'avait effleuré ! Son teint clair, laiteux, contrastait avec des cheveux bruns et une courte barbe plus foncée. Il était habillé d'une armure de parade richement ornée d'orfèvrerie. Ses étriers étincelaient au soleil. Son cheval, magnifique, un paquet de nerfs et de muscles, obéissait à son maître avec souplesse et grâce, secouant de temps à autre sa longue crinière de soie. La queue tressée allait comme une traîne jusqu'au sol.

Arrivé à hauteur de la rive où se tenait Dioneo, le cortège marqua un arrêt. Sur la rivière, proche du rivage, un cerf blanc aux ailes immaculées tirait un immense navire pavoisé aux armes royales. Sur le collier du cervidé était écrit *Espérance*. Pour Dioneo, il n'y avait aucun doute, le cerf ailé était celui de *La Quête du saint Graal* qu'il avait maintes fois lue et relue. Il connaissait par cœur ce passage où l'animal se métamorphosait en roi. Sortant de ses pensées, le jeune apprenti put enfin voir sur le bateau, Pariette, en reine de France. Qu'elle était belle, sa Pariette, sa reine, son rêve. Belle comme un ciel étoilé du mois d'août. Couronnée de pierres précieuses, elle se tenait droite telle une souveraine. Sur ses épaules, un drap d'or recouvrait une robe de soie bleue, parsemée de lys et bordée d'hermine. Dioneo, follement jaloux, vit le jeune roi tirer brusquement sur les rênes de son cheval, le faisant se cabrer, et jeter un long regard à Pariette. Elle rougit de confusion. Le groupe des demoiselles d'honneur se mit à rire, ce qui accrut la colère de Dioneo. Après un instant, Pariette en Amour Royale, les yeux pleins de lumière, s'adressa au souverain avec ferveur :

*Haut champion, tu dois maintenir notre bon droit
Dans la juste querelle
Que nous avons avec le jardin milanais
Que le More retient de force en son pouvoir.*

Dioneo, oubliant son dépit, était sous le charme. Pariette était Guenièvre, François était Arthur partant en guerre contre les Saxons et lui Lancelot. Une crainte lui traversa alors l'esprit : serait-il, comme son héros, condamné à être haï et à devoir s'exiler à cause de son amour ?

Le mystère⁵ était terminé. Pris dans la ferveur populaire, le roi éperonna son cheval de ses étriers d'or.

⁵ Genre théâtral de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance.

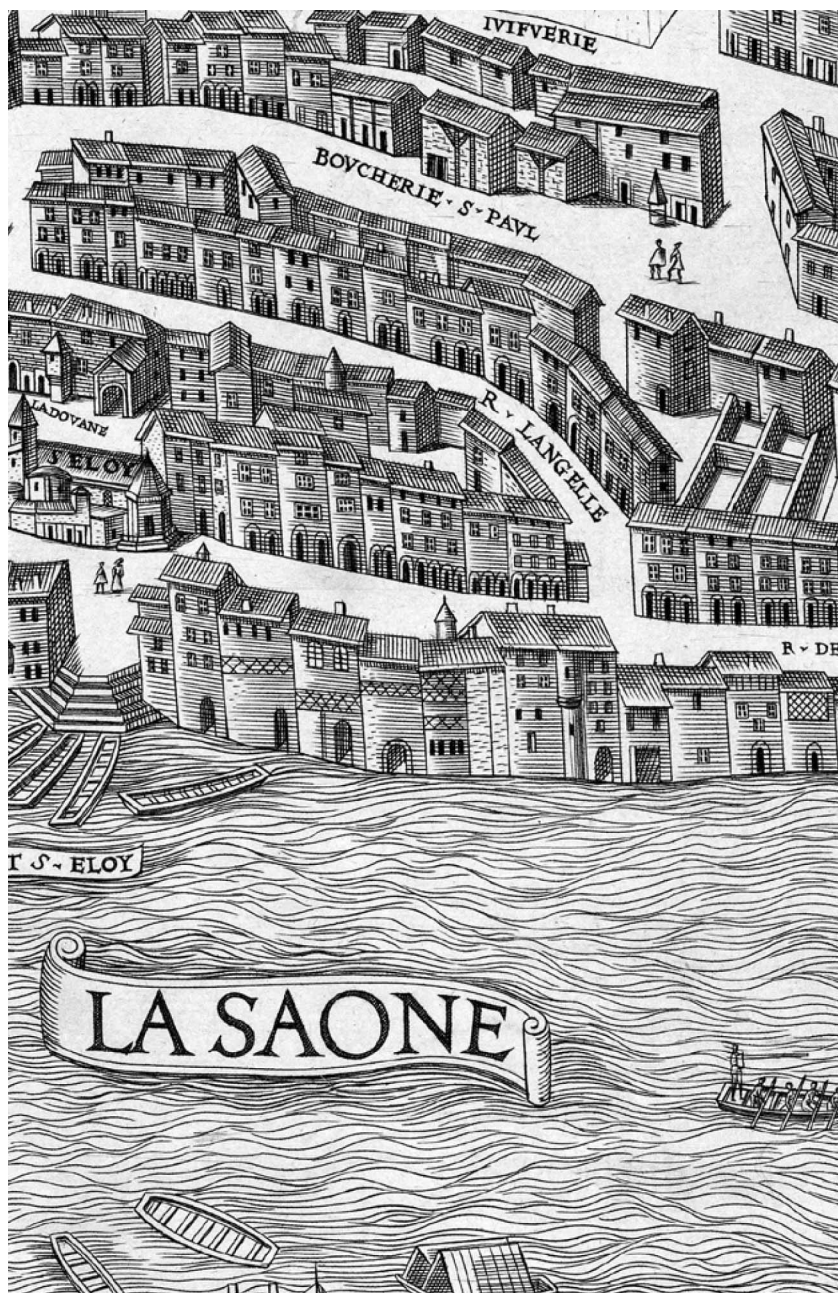
Dioneo descendit en hâte de l'arbre. Alors que le cortège finissait de se déployer, et progressait d'un pas lent, le garçon emprunta un sentier qui suivait la berge, ce qui lui permit de gagner plusieurs minutes. La ville était proche, ses murs en vue. Il arriva au moment où le roi et sa suite franchissaient, au milieu des clameurs enthousiastes, la porte de Bourgneuf. Il y eut à nouveau un long temps d'arrêt, pendant lequel un dais d'honneur fut installé. Dioneo, même pour la Fête-Dieu, n'en avait jamais vu d'aussi somptueux. Un fond azur garni de trois fleurs de lys et d'une couronne formait le ciel.

Dès que retentit la musique des hautbois et des trompettes, la colonne royale se mit en mouvement. La clameur des femmes penchées au-dessus des croisées, vêtues et coiffées de leurs plus beaux atours l'accueillit. Toutes les fenêtres donnant sur rue avaient été louées. Les hauts dignitaires de l'Église, portant des reliquaires, et précédés par un groupe d'abbés chargés de lourdes croix, de bénitiers et d'encensoirs d'argent et d'or, formaient la haie d'honneur.

Dioneo suivait le parcours en se faufilant entre les gens. Il ne voulait rien manquer de la cérémonie. Sans se soucier des grognements d'indignation qu'il suscitait, il fendait la foule, suivant des yeux la longue suite des archers de la garde royale. Les cavaliers retenaient avec peine leurs chevaux. Des hommes, en chemise courte et braies, répandaient de la paille devant eux pour que les bêtes ne glissent pas sur les pavés. Le bruit des sabots ne pouvait couvrir les cris de liesse et les applaudissements qui accompagnaient la progression du roi. La foule se pressait pour essayer de s'approcher et toucher le dais, rudement repoussée par des gardes armés de piques.

Dioneo, impatient de retrouver le spectacle, emprunta la rue Langelles, ce qui lui permit de rejoindre l'estrade où Simon Vincent et ses amis les chasseurs s'apprêtaient à abattre l'ours suisse. De la main, il fit un signe au compagnon qui, à cet instant, récitait la réplique qu'il l'avait entendu répéter maintes fois dans l'atelier. Dioneo la prononça à voix haute, faisant se retourner vers lui les spectateurs amusés.

Un des chasseurs avait de la peine à contenir son lévrier qui se mit à japper, imité par les autres chiens de chasse. L'un d'eux bondit face à un cavalier. Il grognait, raide sur ses pattes, le poil hérissé. Ses babines froncées découvraient ses crocs. Pour éviter le chien, l'homme ordonna à sa monture



Dioneo, impatient de retrouver le spectacle, emprunta la rue Langelle.

de faire un écart, mais celle-ci se cabra, rua, envoya une croupade qui zébra l'air de ses sabots arrière et fit reculer la foule précipitamment. Propulsé en arrière, désarçonné, éjecté de sa selle, le chevalier lâcha la bride et retomba lourdement sur le sol, se retrouvant aussitôt au centre d'un cercle formé par le public témoin de l'incident. C'était Symphorien Champier. Sonné, il ne comprenait pas ce qui venait de se passer tant le coup avait été brutal. Il tentait de se relever lorsque Dioneo, au premier rang, se précipita. Furieux, le médecin leva le regard vers le manant qui osait l'approcher. Le cortège s'était arrêté. Tous avaient les yeux fixés sur l'homme à terre. Il lui sembla que le roi lui-même se moquait. Couvert de honte au milieu de ses pairs ! Pire, à quelques pas devant lui, dressé sur ses étriers, le visage altier de Charles de Bourbon le Connétable passa devant ses yeux. Il eut même le temps de le voir se pencher et s'esclaffer vers son voisin. Les pensées les plus sombres se bousculaient dans sa tête... et ce maudit garçon qui restait planté devant lui, un sourire benêt aux lèvres !

Dioneo avait tendu la main pour l'aider à se relever. Ayant saisi sa cravache qui gisait à côté de lui, Symphorien Champier le repoussa d'un violent :

— Ne me touche pas !

Piqué au vif, cinglé dans son amour-propre, Dioneo sentit le sang affluer à ses joues. Il recula. Le chien qui avait causé l'évènement continuait de gronder. Il menaçait le cavalier, qui s'était remis sur ses jambes, l'empêchant de se hisser sur sa monture.

— *Chien qui aboie ne mord pas*, osa Dioneo.

Il y eut un mouvement dans la foule. Encouragé par cette agitation, Dioneo lança :

— *Jamais bon chien n'aboie à faux*, déclenchant l'hilarité du public.

— Arrêtez cet individu ! hurla le cavalier, ce qui valait ordre à un garde en armes.

Il avait à peine fini sa phrase que, cherchant à échapper à un assaut du chien, il perdit la salade lui tenant lieu de coiffe, provoquant le rire autour de lui. Outragé, Symphorien Champier sentait la rage monter en lui. Lui, un seigneur, être la risée de cette tourbe grossière !

— Mais qu'attend-on pour faire taire ce blanc-bec ? Si tu ne disparais pas, je te fouetterai, s'égosilla l'homme à terre.

Son visage était d'une pâleur de craie. Sa lèvre inférieure tremblait légèrement. Il arracha sa salade des mains du garde qui l'avait ramassée et jeta un coup d'œil autour de lui. Dioneo reprit, repoussant du poignet une mèche rebelle dans un geste de défi :

— Vous pourriez le regretter, messire !

Champier eut un sourire mauvais. Ses yeux globuleux semblaient sur le point de s'extraire de leurs orbites.

— Suffit ! Gredin ! glapit-il encore.

Dioneo le toisait sans ciller, inconscient qu'une telle insolence aurait pu, dans l'instant, lui coûter d'être rudement malmené par le garde dressé à côté de Champier. L'homme au pourpoint de velours noir le fusillait du regard, serrant les poings :

— Tu vas regretter ton impertinence !

Il dévisageait Dioneo, la main crispée sur le pommeau de son épée. Le garçon s'était saisi du chien et le tenait par l'encolure comme une chienne portant son chiot. Il resta ainsi quelques secondes, l'animal suspendu à bout de bras, puis il ajouta, parlant à la cantonade, un brin de malice aux lèvres :

— Il ne faut pas être effrayé Monseigneur ! Le molosse est hors d'état de nuire.

Il entendit des rires derrière son dos. Le teint du cavalier vira au pourpre. Dioneo reposa le chien à terre qui aussitôt se renversa sur le flanc pour se faire caresser. Les rires redoublèrent. Dioneo s'immobilisa, balaya l'assistance du regard et inclina légèrement la tête pour saluer la foule qui s'esclaffa de plus belle. Le roi, témoin de la scène, sourit. L'humiliation du chevalier était à son comble. Son menton fut parcouru d'un mouvement nerveux, une sorte de tic à peine visible. Une indicible rage envahit son visage. Une lueur d'orgueil brilla dans ses yeux. Il s'avança et fixant Dioneo, les dents serrées :

— Chien ! Je te ferai pendre ! croassa-t-il.

— *Cave canem*⁶... claironna Dioneo.

Enjambant son palefroi, le cavalier se remit en selle au milieu de l'hilarité générale, fit tourner sa monture, qu'il talonna vigoureusement. Dioneo fonça derrière lui avec une furieuse envie de lui bloquer le passage.

— *Fiente de chien ou marc d'argent seront tout un au jour du jugement*, cria encore Dioneo, aussitôt repoussé par les gardes royaux.

Il ne savait pas qu'il avait affaire à Symphorien Champier, le médecin du duc de Lorraine et que beaucoup plus tard cet incident absurde scellerait son destin.

L'ordre rétabli, le cortège reprit sa route en direction de la place au Change et de ses belles demeures. Dioneo emprunta la rue du Palais et se dirigea

6 Prenez garde au chien, il mord !

d'un pas vif vers la cathédrale Saint-Jean. François I^{er}, épuisé par la chaleur, et impatient d'en finir, s'essuya le front et laissa tomber un petit mouchoir de soie blanc brodé à ses armes. Dioneo, qui avait vu le geste, se glissa entre deux gardes distraits, ramassa la pochette et la dissimula dans sa tunique. Devant lui se dressaient les hauts et larges murs protégeant le « cloître » Saint-Jean, ville dans la ville, siège de l'autorité spirituelle et temporelle de l'archevêque. Pour le jeune apprenti, l'entrée royale s'arrêterait là. Seuls les notables, dont son maître, pouvaient ce jour-là en franchir la porte. Par un hasard étrange, Dioneo allait se fondre dans la foule quand son regard croisa celui du cavalier au chien. Dans une sorte de défi, il ne baissa pas les yeux. Symphorien Champier le reconnut. L'œil dur, il tourna le dos. Une émotion désagréable traversa le garçon. Il secoua la tête pour chasser cette impression, passa une main impatiente dans ses cheveux. Ce qui se déroula ensuite de la cérémonie lui fut rapporté par Maître Aymé, le lendemain, à l'atelier.



Un jour viendrait

Comment Symphorien Champier confirme sa haine pour le Connétable et trouve son mentor.

Symphorien Champier passa la porte Froc qui ouvrait sur le cloître. À cet instant, le roi s'approchait du parvis de la cathédrale où l'attendait François de Rohan, archevêque de Lyon, Primat des Gaules. Des chants en latin, repris en chœur par les moines des abbayes, retentissaient sur l'esplanade. Le roi baisa l'anneau d'or orné d'une pure améthyste de l'archevêque qui, d'un geste lent, l'invita à le suivre.

Symphorien Champier, avec la suite royale, pénétra dans la nef resplendissante de lumière, éclairée par des centaines de cierges. La cathédrale avait été tapissée de tentures parsemées de fleurs de lys d'or et d'écus peints aux couleurs du roi et aux armes de son saint patron Jean le Baptiste. Sur l'autel recouvert de lys scintillait une flamme qui indiquait la présence d'une précieuse relique, un os de mâchoire du saint décapité. Symphorien Champier se trouvait placé à proximité de la chapelle des Bourbons. Il le vécut comme un bon présage, puisque feu le duc Pierre II de Bourbon l'avait toujours soutenu. Il lui avait dédié *La Nef des Princes* et c'est à Anne de Beaujeu, son épouse, qu'il avait offert *La Nef des Dames*. Ces deux livres auraient dû lui ouvrir la porte des Bourbons dont les domaines du Forez et du Beaujolais étaient proches de Lyon. Il avait espéré devenir leur médecin, pourquoi pas leur conseiller. Il s'en était fallu de peu, si le duc, son mécène, n'était pas mort bêtement.

Champier se remémora son départ de Lyon, son arrivée en Lorraine, les longs mois pendant lesquels il avait dû courtoiser Hugues de Hazard, évêque de Toul qui, séduit par son brio, lui avait présenté celui dont il allait devenir le médecin attitré. Depuis ce matin, il savait qu'un jour viendrait où il réaliserait ses ambitions. Et cette fois ce ne serait pas à la cour de Moulins, mais bien à celle du roi.

L'office terminé, le roi s'agenouilla et baisa l'Évangile. Symphorien Champier l'imita comme toute l'assistance, mais son esprit était ailleurs. Il n'avait qu'un désir, approcher Louise de Savoie, la mère du roi.

Tandis que les cloches sonnaient à toute volée et qu'une pluie de piécettes tombait sur la foule, le roi et sa suite descendirent les marches du parvis au milieu des cris de joie et se dirigèrent vers le palais de l'archevêque où un festin les attendait. Des feux avaient été allumés. Passant devant la haie d'honneur difficilement retenue par les gardes, Symphorien Champier eut un regard méprisant sur les marchands déjà occupés à boire, à bavarder affaire et à lorgner les jolies filles qui se glissaient à travers la foule pour tenter d'apercevoir le roi. Agacé, il se retourna et leva les yeux sur la statue de Dieu le Père qui dominait la place du haut de son pignon triangulaire en façade. Il était temps pour lui de rejoindre la cour. Devant la manécanterie, Champier aperçut Antoine d'Albon, le prévôt de Notre-Dame de Fourvière. Il s'empressa de le féliciter pour sa récente élection au titre d'abbé de l'abbaye de l'Île-Barbe puis il poursuivit vers le palais, arrêté peu après par le vieux chanoine de Saint-Just.

— Depuis votre départ, Lyon a perdu de son éclat et votre grand talent d'orateur nous manquait.

Champier inclina la tête, toujours sensible aux compliments. Il mit pourtant rapidement un terme à la conversation et se dirigea vers le bâtiment où devait se tenir le banquet, distribuant de gauche et de droite quantité de salutations.

*

Près de deux heures s'étaient écoulées. Symphorien Champier examinait la salle immense éclairée à la lueur des flambeaux. Le silence s'instaura dès que des clairons annoncèrent le roi. Précédé de nombreux gentilshommes, François pénétra dans la salle. Il avait délaissé son armure d'apparat pour une robe de brocart blanc. Le Connétable Charles de Bourbon et le Chancelier Antoine Duprat se tenaient à ses côtés. La jeunesse et la fougue du roi contrastaient avec l'assemblée plutôt compassée qui s'était dressée comme un seul homme à son entrée. Le souverain prit aussitôt la parole. Ses yeux étaient vifs et son timbre de voix aimable. Il remercia la ville d'avoir accueilli ses armées, insista sur la justesse de son combat et sur le fait que Dieu ne pouvait que lui assurer la victoire. Il s'adressa enfin aux Florentins. Sans détour et fermement, il martela qu'il était de leur devoir de l'aider dans son entreprise.

Les banquiers florentins qui étaient restés silencieux pendant tout le discours, attentifs à chaque mot du souverain, s'inclinèrent. Les notables avaient écouté l'adresse du souverain avec jubilation. Les Florentins allaient payer.

Pendant tout le discours du jeune François, le Connétable était resté debout à ses côtés. Sa prestance révélait un homme droit et sûr de lui. L'échevin Jacques Fenoyl fut le dernier à prendre la parole en sa qualité de Prévôt pour remercier le roi d'avoir reconduit la franchise des quatre foires qui faisaient la richesse de la ville. Ce dernier, rompant alors avec le caractère cérémonieux de la soirée, invita ses hôtes à commencer le festin. Les jongleurs se précipitèrent. Les joueurs de luth enchaînèrent. Des serveurs en livrée noire apparurent. Ils déposèrent devant François un cygne paré de ses plumes, le bec grand ouvert.

*

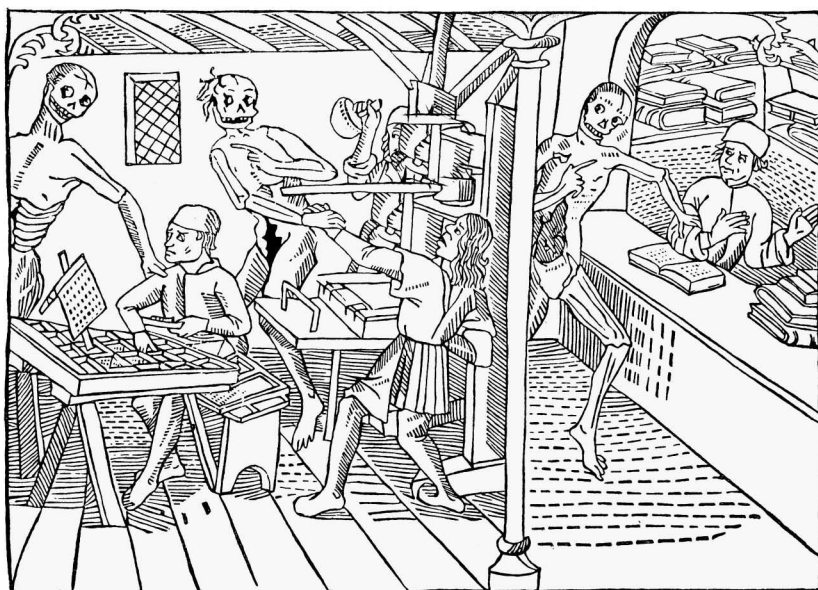
Champier avait peu mangé. Le banquet se prolongeait trop à son goût. Une pensée désagréable lui traversa l'esprit. Il revit la scène de l'après-midi quand il s'était retrouvé sur son séant, des rires autour de lui. Il avait alors eu le sentiment que tout Lyon l'observait. Il se souviendrait du jeune garçon. Une vague de colère le submergea. Enfin, le roi mit fin au souper. Le bal allait commencer. Sur le point de quitter la salle, Champier se leva. Le Connétable Charles de Bourbon, devisant avec le financier Jacques de Beaune, l'aperçut. Dardant sur lui un regard amusé, il parlait assez fort pour que ce dernier l'entende lâcher ironiquement :

— Mais, ne serait-ce pas notre du Terrail que je vois là bas ?

Le Connétable le toisait avec mépris. Champier allait intervenir, mais une prudence instinctive lui ferma la bouche. Sa joue fut traversée d'un tressaillement nerveux. Il avait saisi l'allusion. Le médecin avait épousé Marguerite du Terrail. Une alliance qui lui avait apporté le rang et la respectabilité qu'il convoitait depuis si longtemps ! Le bruit courait... qu'il se serait servi de ses bonnes relations avec Théodore du Terrail, abbé d'Ainay, pour approcher et séduire sa nièce et accéder enfin à une classe dont il avait toujours rêvé.

Champier dissimula son trouble sous un sourire de courtisan. Livide, il fit quelques pas, s'avança et selon l'usage, se courba. Le Connétable l'ignora et poursuivit son chemin. Champier le haïssait. Charles de Bourbon, qui le dédaignait, avait fait en sorte de l'évincer de la cour d'Anne de Beaujeu, mère de Suzanne, son épouse. Regardant s'éloigner son ennemi, Champier se fit *in petto* le serment de se venger. Une ride barrait son front. Un jour viendrait...

Encore sous le coup de la colère, Champier fit quelques pas et aperçut la face de lune et la silhouette épaisse d'Antoine Duprat. Le Chancelier de France avançait, grave et bedonnant, les traits crispés, les lèvres pincées. Un peu plus âgé que lui, ce haut personnage avait eu une ascension fulgurante, au point de devenir l'homme le plus puissant du royaume, après le roi. Champier l'admirait. Comme lui, Duprat avait grandi dans une petite ville d'Auvergne qu'il avait quittée pour faire ses études. Comme lui, Duprat, fils de bourgeois, avait, en se mariant, franchi un premier pas dans le monde de la noblesse. Comme lui, il excellait dans l'art de se mettre au service des plus grands pour mieux se servir lui-même. Comme lui, il aspirait trouver en ce jeune roi-chevalier, son César. Il était son modèle, presque son mentor. Depuis le jour où Antoine Duprat avait été admis à exercer l'état et l'office de Chancelier de France, Champier n'avait eu de cesse de vouloir l'approcher, mais les circonstances ne le lui avaient jamais permis. Aujourd'hui, il était là devant lui, à seulement quelques pieds. Champier se précipita.



Édition

Fablyo, Lyon

www.editions-fablyo.fr



Fablyo

ISBN : 978-2-492385-00-1

Également paru : *L'Homme au gant*,
second tome de la saga
«Les Dents noires».

Visuel de couverture


Portrait d'un jeune homme, Sandro
Botticelli (détail) © The National Gallery,
Londres

Illustrations

Pages 9, 21, 43, 54, 90, 107, 241, 269, 279,
309, 333, 351, 358 : *Plan scénographique
de la ville de Lyon vers 1548* © Gilles
Bernasconi, Archives municipales de
Lyon / Pages 146, 149, 151, 157, 161, 175, 181 :
*Vue perspective de la ville de Venise,
1500*, Jacopo de' Barbari © Bibliothèque
Nationale de France / Page 383 : *La grant
danse macabre* (Un atelier typographique
lyonnais à la fin du XV^e siècle, 1499),
Matthias Huss © Bibliothèque municipale
de Lyon.

Remerciements

Nous remercions chaleureusement les
nombreux amis qui nous ont aidés et
encouragés dans les relectures de ce
livre, et notamment : Yves Ajalbert,
Marie-Paule Bernard-Mage, Bruno
Caïetti, Thierry Debourg, Anne-Marie
Després, Claudine Després, Jeannine
Deutschmann, Valérie Direz, Lou Dubois,
Joël Ducorroy, Alain Dutang, Pascale
Favre, Olivia Fryszowski, Christophe
Mauri, Félicia Quatronne, Patrick Ravella,
Jacques Rostan et Carole Zilberstein.



12 juillet 1515. Dioneo, apprenti imprimeur de 15 ans, assiste à l'Entrée Royale du nouveau roi François 1^{er} à Lyon, ville frontrière du Royaume de France. Témoin et héros inconscient et provocateur d'un incident banal, il ne peut deviner que cette journée va sceller son destin.

La Colline aux corbeaux, premier volet des « Dents noires », est un roman librement inspiré de l'Histoire de l'imprimerie entre Lyon et Venise au début du XVI^e siècle. Il relate les amours et le destin tragique d'un jeune homme, né pauvre, qui se révèle fou de savoirs, d'aventures et de liberté, et dont l'ascension fulgurante va se trouver broyée par la rumeur qui enflamme les esprits et l'intolérance religieuse qui déchire son temps.

Un roman initiatique, véritable thriller machiavélique qui nous fait arpenter les rues et les secrets de deux grandes villes de la Renaissance, dans un temps où l'imprimerie, technologie révolutionnaire, joue un rôle majeur, bouleversant les valeurs et les mentalités. Un roman historique qui fait écho aux interrogations et débats actuels, et qui n'est pas sans évoquer notre époque en pleine mutation.

Heliane Bernard et Christian-Alexandre Faure, historiens de formation, ont choisi l'écriture romanesque pour raconter l'histoire de l'imprimerie et la passion du livre.



Fablyo

ISBN : 978-2-492385-00-1
www.editions-fablyo.fr